

LE REVENANT

I

LE DÉJEUNER

Sur cette partie des côtes de Bretagne qui avoisine la Normandie, existe le petit port pêcheur de Plouharel. Une cinquantaine de maisons, groupées autour d'une jolie église gothique, voilà le village; une humble rivière, qui se jette là dans la Manche et qui, en marée basse, n'ayant pas la force de porter les barques de pêche, les laisse à sec sur le sable, voilà le port. Le sol alentour est assez peu fertile; la plupart des habitants parlent un inintelligible brezounecc. Le séjour à Plouharel semble donc n'avoir rien de bien attrayant.

Cependant, il y a quelques années, un spéculateur s'est avisé suivant une mode récente, d'établir des bains de mer dans cette localité jadis inconnue. Si le pays est privé de distractions et de ressources, en revanche la nature y est belle. La campagne accidentée ne manque pas de sites pittoresques; les hauts rochers granitiques, qui forment les falaises, les plages de sable situées au pied, la mer immense et majestueuse, toujours irritée grâce aux rochers qui s'étendent fort loin au large, forment un spectacle varié et digne d'admiration. De plus, un phare, qui a été construit depuis peu, sur un écueil, à trois lieues en mer, et qui est une merveille d'architecture élégante et hardie, attire à Plouharel un certain nombre de curieux français et étrangers.

En 187., il y avait, aux environs du village, deux habitations de quelque importance, qui étaient occupées d'une manière permanente par leurs propriétaires. L'une d'elles, ancienne construction dont les murs sombres s'élevaient au pied des falaises, appartenait à un vieil Anglais, qui passait pour fort riche et que l'on appelait *mylord*, quoique ce titre ait été donné souvent, en France, à certains industriels d'outre-Manche qui ne le méritaient guère. Il fallait, du reste, être un original, affligé du spleen, pour avoir établi sa demeure dans ce triste lieu. M. Mac-Aulay ou *mylord* Mac-Aulay, comme on voudra, vivait là depuis bientôt deux années, en compagnie d'une espèce d'intendant, aussi bizarre et aussi peu communicatif que lui. Une cuisinière venue de Saint-Brieuc et un garçon du pays, chargé des gros ouvrages, complétaient sa maison. Il ne fréquentait guère les bourgeois du voisinage; mais, en toute occasion, il leur témoignait la politesse d'un homme de bonne compagnie.

Son temps se passait à pêcher la truite dans la rivière, à faire des promenades sur un cheval de race, et surtout à lire d'interminables journaux anglais qui lui arrivaient chaque matin. Cette vie solitaire et morose ne pouvait manquer à la longue de rendre fou, ou à peu près, quiconque ne l'eût pas été déjà.

L'autre habitation était une de ces plantureuses fermes, comme on en trouve tant dans la province voisine: Les bâtiments réservés au maître et ceux du fermier se touchaient fraternellement, ce qui n'empêchait pas les uns et les autres, ceux du maître surtout, d'avoir un air de richesse. La ferme, en effet, avec ses vastes champs, ses bois, ses herbages, ses landes, rapportait, bon an mal an, une vingtaine de mille francs de rente.

À l'époque dont nous parlons, elle avait pour propriétaire M. Roger de Verville, qui la possédait par héritage. Verville, issu d'une famille normande, avait rempli autrefois nous ne savons quelles fonctions dans l'administration de la marine à Paris; mais il n'avait pas tardé à s'en dégoûter, sa fortune indépendante lui permettant de vivre dans l'oisiveté, il résidait une moitié de l'année à Paris avec sa famille, et l'autre moitié à Plouharel. Là, il surveillait l'exploitation de sa propriété, il chassait, ou bien il faisait des excursions en mer sur un joli yacht qu'il avait dans le port et qu'il aimait à diriger lui-même, au grand ébahissement des oisifs de "l'établissement" des bords.

Roger de Verville ayant été marié trois fois, les gens du pays l'appelaient, entre eux et tout bas, M. Barbo-Bloue. À la vérité, la première de ses femmes était morte une année seulement après le mariage. La seconde, avec laquelle il avait vécu pendant une quinzaine d'années, l'avait laissé père d'un fils, établi à l'étranger, et dont nous n'aurions pas à nous occuper dans cette histoire. Pour lui, se trouvant deux fois veuf à quarante-cinq ans, mais alerte, bien portant, possesseur d'une fortune indépendante, il n'avait pas tardé à convoler en troisième noces; et, comme l'intérêt avait eu peut-être trop large part dans les deux premiers mariages, il épousa en compensation une charmante jeune fille, douce, bien élevée et d'excellente famille, mais peu fortunée, que nous allons trouver à la ferme, avec d'autres personnages importants de ce récit.

On était au commencement d'octobre; le déjeuner venait de finir dans une élégante salle à manger, meublée en sapin verni. Par une fenêtre ouverte, on voyait la campagne parée déjà des teintes vermeilles de l'automne, le village de Plouharel et sa petite rivière; puis, dans l'échancrure de deux falaises, une portion de la mer, d'un vert d'émeraude, sur laquelle une brise du nord-est soulevait des lames d'une blancheur de neige. Le temps était magnifique, et le soleil brillait dans toute sa pureté.

Trois personnes avaient pris part au repas: M. et madame de Verville, et leur hôte Léopold d'Hercourt, jeune officier d'artillerie, dont le maître de la maison avait été autrefois le tuteur, et qui, chaque année, passait une semaine ou deux à Plouharel. Comme le facteur venait d'apporter correspondances et journaux, quelques instants auparavant, la jeune femme s'était mise à lire, avec un attendrissement mal dissimulé, une lettre à son adresse, tandis que le lieutenant Léopold parcourait un journal. Verville avait allumé un cigare et, debout devant la fenêtre, paraissait beaucoup plus s'inquiéter du dehors que de ce qui se passait autour de lui.

Bien qu'il eût plus de quarante-cinq ans, comme nous l'avons dit, Verville ne semblait éprouver encore aucune atteinte de l'âge. Il était robuste, trapu, à larges épaules. Son front commençait à se dégarnir, mais ses cheveux et sa moustache, qu'il portait longue et fournie, présentaient à peine quelques fils argentés. Son costume campagnard, sous une négligence apparente, ne manquait pas de recherche. Sa figure mâle, aux traits fermes, eût été dure s'il n'eût affecté continuellement la franchise et la bonne humeur. En réalité, cette franchise n'était qu'un égoïsme cynique, et M. de Verville était de ces gens qui s'habituent à exprimer les pensées les plus brutales, les vérités les plus crues, sous forme de plaisanterie, afin qu'on ne puisse ni s'en offenser, ni s'en plaindre.

Nathalie, sa femme, avait environ vingt-deux ans; elle était blonde, frêle comme une enfant; ses traits fins et gracieux annonçaient une âme bienveillante, capable d'éprouver tous les sentiments délicats; mais, lorsque Verville était présent, on remarquait en elle quelque chose de timide et de contenu.

Quant à Léopold d'Hercourt, sorti depuis deux ans à peine de l'école d'artillerie, c'était un beau garçon, à figure ouverte et intelligent. Avec son œil bleu, vif et clair, avec ses moustaches brunes bien cirées, il devait avoir fort bonne mine sous l'uniforme d'officier; et même le costume léger de toile grise, qu'il portait en ce moment, lui seyait à ravir.

Le jeune lieutenant pouvait presque se considérer comme chez lui à la ferme de Plouharel. Demeuré orphelin de bonne heure, il avait eu pour tuteur, comme nous l'avons dit, Verville, qui était l'ami intime de son père défunt, et, chaque année, il avait passé ses vacances à la ferme, de temps de la seconde madame de Verville. Cependant, après le troisième mariage de son ancien tuteur, il s'était montré moins souvent en Bretagne: et, depuis quelques jours déjà qu'il s'y trouvait, il manifestait, lui aussi, une sorte d'embarras, presque de malaise; nous en saurons bientôt la cause.

Nathalie relisait avec émotion la lettre arrivée récemment et qui était de sa mère; deux larmes silencieuses coulaient sur ses joues.